

4080

Rome de Paris

avril 1929

René Dattand

LES

MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES FRANÇAISES DANS LE PROCHE ORIENT EN 1929

Quand le Président du Conseil, M. Georges Clemenceau, confia au général Gouraud le poste de Haut Commissaire en Syrie, que le gouvernement de la République venait d'instituer, il lui fixa d'un mot sa mission : « Vous n'allez pas en Orient pour relever simplement les troupes anglaises, mais pour créer en Syrie un centre d'influence française qui rayonnera sur toute l'Asie. » On ne pouvait mieux définir le rôle dévolu depuis longtemps à la France par ses traditions comme par ses affinités, rôle définitivement reconnu et confirmé par le mandat qu'elle tenait du traité de Versailles. Il ne s'agissait pas d'une prise de possession coloniale, — on pouvait en croire M. Georges Clemenceau, — mais de maintenir chez des populations, dont une partie y aspirait depuis plusieurs générations, et de développer sur un terrain inégalement préparé les bienfaits de la civilisation occidentale.

C'était aussi pour cette dernière une mesure de sécurité. Que l'on remonte à Byzance, à Rome ou à Athènes, l'histoire témoigne que la véritable frontière du monde occidental réside sur les rives de l'Euphrate et du Tigre. Chaque fois que la barbarie asiatique les a franchies, elle n'a pas tardé à atteindre les côtes de la Méditerranée pour se déverser sur l'Europe et la couvrir de ruines. C'est pourquoi il est si important aujourd'hui que la République turque, par ses propres moyens et avec une énergie concentrée, la Syrie, la Palestine



et l'Iraq, sous différents mandats, se pénètrent profondément de civilisation occidentale. Il ne faut pas perdre de vue ce problème essentiel.

Dans l'organisation dont il dota la Syrie et le Liban, et grâce à laquelle de rapides progrès ont été effectués, le général Gouraud, aujourd'hui membre de l'Académie des Inscriptions, ne manqua pas de réserver une place à l'archéologie. Quand on le remerciait de l'impulsion ainsi donnée à nos études, le vaillant chef répondait : « Nous ne faisons que suivre l'exemple des soldats de l'expédition de 1860 auxquels Renan a rendu hommage, et celui du général Bonaparte au Caire. » Depuis, tous les Hauts Commissaires, les généraux Weygand et Sarrail, MM. de Jouvenel et Ponsot ont donné leur appui aux directeurs du Service des Antiquités, M. J. Chamonard et, depuis près de neuf ans, M. Ch. Virolleaud. Actuellement, M. Ponsot est occupé à réorganiser le Service des Antiquités, en précisant notamment le régime des Monuments historiques. De son côté, et en collaboration avec le Haut Commissariat, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'est intéressée tout particulièrement aux fouilles en Syrie et au Liban. Les États sous mandat français ont largement contribué à ce mouvement par de précieux encouragements, notamment par l'attribution de crédits importants pour les fouilles, les expropriations de terrain, l'installation de musées et la conservation des monuments. Nous avons reçu sur tous ces points les meilleures assurances de S. Exc. le Sheikh Tadj ed-din, chef de l'État de Syrie et de S. Exc. M. Debbas, président de la République Libanaise.

D'autre part, il a fallu former de nouvelles équipes d'archéologues pour répondre aux besoins nouveaux. Les jeunes archéologues rivalisent aujourd'hui de zèle et d'abnégation avec les anciens; tous apportent en terre étrangère un remarquable exemple d'énergie et de savoir qui, déjà, a fait école en Orient.

Avant le mandat, la Syrie ne comptait aucun musée; les objets qu'on y découvrait, prenaient le chemin de Constantinople. Dès maintenant il existe deux musées locaux importants, l'un à Damas que conserve l'émir Djafar Abd-el-Kader, ancien élève de l'École du Louvre, et celui de Beyrouth confié

à l'émir Maurice Chéhab, formé à la même École. Un troisième musée pourrait s'ouvrir immédiatement si un local lui était attribué, c'est celui d'Alep avec les sculptures monumentales découvertes par le baron von Oppenheim à Tell Halaf, aux sources du Khabour, et celles de M. Thureau-Dangin provenant d'Arslan Tash et de Tell Ahmar. M. Reclus, délégué du Haut Commissaire à Alep, s'en préoccupe.

Pour ne pas encombrer inutilement ces musées, on envisage de constituer sur place des dépôts d'antiquités, par exemple à Antioche, à Mishrifé (Qatna, près de Homs), à Palmyre, à Baalbeck, à Lataquié, permettant au visiteur d'examiner les séries courantes, notamment la céramique.

Voici donc un résultat tangible : dix ans de fouilles ont permis de remplir les salles de plusieurs musées en Syrie et au Liban. On aurait tort, cependant, de ne considérer que la quantité des pièces mises au jour. Leur qualité et leur nouveauté sont encore plus remarquables puisqu'elles ont suffi à renouveler complètement nos connaissances sur l'antiquité syrienne et phénicienne. Auparavant celle-ci ne nous était guère connue par des documents originaux remontant plus haut que l'époque perse ou néo-babylonienne; aujourd'hui les documents abondent concernant le deuxième et le troisième millénaires avant notre ère, fournissant une importante contribution à l'histoire des Sumériens, de l'Égypte, du Mitanni et des Hittites, sans compter des vues précises sur l'activité des Syriens et des Phéniciens.

A l'appui, nous ne citerons qu'un monument, le sarcophage monumental d'Ahiram, mis au jour à Byblos par M. Pierre Montet. Cette pièce capitale de l'archéologie orientale n'atteste pas seulement l'usage de l'alphabet phénicien dès le XIII^e siècle avant notre ère, — quatre siècles avant la stèle de Méša, — il montre encore, grâce à sa décoration, le rôle que les artisans phéniciens ont joué en Syrie et jusqu'en Assyrie en répandant, après l'avoir plus ou moins modifié, le décor égyptien. C'est ainsi que l'art assyrien a emprunté le lotus aux Phéniciens et non directement à l'Égypte.

On n'exagère donc pas en concluant que les dix dernières années de fouilles en Syrie nous ont restitué deux mille ans d'histoire et il est juste de rendre hommage à ceux qui s'y

sont employés. Un récent voyage en Syrie, en Iraq et en Anatolie nous permet de nous en acquitter en connaissance de cause.

*
* *

Tout naturellement la Phénicie, d'un abord si aisé et d'un séjour si agréable, où le Méditerranéen retrouve son sol et ses cultures en terrasses, devait être la première province prospectée. Déjà en 1913-1914, M. le docteur Contenau, actuellement conservateur-adjoint au Musée du Louvre, avait efficacement travaillé à Sidon avec Macridy bey du Musée de Stamboul. Il reprit ses recherches en 1920.

L'année suivante vit s'ouvrir les fouilles de Byblos, au nord de Beyrouth, sur l'initiative de l'Académie des Inscriptions. Comme membre de la mission Huvelin, en 1919, M. Pierre Montet, actuellement professeur d'égyptologie à l'Université de Strasbourg, s'était attaché au site de Byblos et en avait immédiatement pressenti la richesse au point de vue des rapports avec l'Égypte. En 1921, l'Académie des Inscriptions le chargea d'y entreprendre des fouilles systématiques. Quatre campagnes successives amenèrent le dégagement partiel du fameux temple de Byblos où avaient coutume de se dérouler les Adonies, la trouvaille de précieux dépôts de fondation antérieurs à l'an 2 000 avant notre ère et dont nombre de pièces remontent aux pharaons des V^e et VI^e dynasties, la découverte de plusieurs tombes des rois de Byblos (la tombe n° 1 fut explorée et vidée par M. Virolleaud) emplies non seulement de produits locaux, mais riches encore des cadeaux funèbres des pharaons de la XII^e dynastie, la découverte d'une tombe royale plus récente, contemporaine de Ramsès II (vers 1250), qui a livré le fameux sarcophage d'Ahiram dont il a été question plus haut.

Ces résultats hors de pair n'ont pas découragé M. Maurice Dunand de tenter à son tour la fortune sur le site de Byblos. Après avoir assisté M. Montet dans sa dernière campagne, le jeune archéologue a montré, quatre années de suite, ce qu'on pouvait attendre de sa précoce expérience et de sa solide formation. Ses découvertes ont beaucoup ajouté à

notre connaissance du plus ancien et du plus vénéré sanctuaire phénicien, aux remaniements successifs si compliqués qu'on n'est pas d'accord sur le point de savoir s'il s'identifie avec le grand sanctuaire bétélylique qui apparaît sur une monnaie de l'empereur Macrin.

M. Dunand a dégagé une statue colossale en pierre du pays, représentant probablement un roi local, non loin des trois colosses assis, mais très mutilés, découverts par M. Montet et qui figurent des divinités. Il a recueilli, dans les ruines du temple de Byblos, le cartouche du premier roi de la troisième dynastie égyptienne, ce qui atteste l'activité des relations entre la cité phénicienne et l'Égypte dès l'époque thinite. En même temps sont apparus les murs de l'ancienne acropole. Plusieurs dépôts de fondation ont été découverts qui ont fourni quantité de petits ex-votos en cuivre, généralement des figurines influencées par l'Égypte, mais de fabrication locale. Enfin, M. Dunand vient d'annoncer par dépêche la découverte d'une inscription présumée phénicienne et certainement plus ancienne que celle d'Ahiram et qui, par suite, apportera au problème si controversé de l'origine de l'écriture alphabétique un élément nouveau.

Renan, à qui les événements si rapides de 1860, mais aussi le mal terrible qui faillit l'emporter avec sa sœur Henriette, n'avaient pas permis de pratiquer des recherches suffisamment prolongées à Byblos, notait sa déception : « Nous y sommes venus cinquante ans trop tard. » Les fouilles de MM. Montet et Dunand ont montré que, même soixante ans après, le site n'était pas épuisé et les heureux explorateurs estiment que les recherches doivent être continuées.

Dès qu'il fut possible, après la guerre, d'organiser une mission dans l'intérieur de la Syrie on pensa y atteindre les hautes époques. Ce fut la raison d'être de la mission Maurice Pézard à Tell Nebi Mend, l'ancienne Qadesh, célèbre par la grande bataille qui mit aux prises Ramsès II et l'armée hittite. L'identification de ce site, qui s'élève au sud du lac de Homs et domine au loin la plaine, est due au missionnaire américain Thomson; les objections qui ont été formulées tant en Angleterre qu'en France, n'ont aucune consistance. Une

mort prématurée a interrompu les travaux de Pézard; mais ils méritent d'être repris avec de grands moyens, car il faut descendre de 17 à 18 mètres depuis le sommet du tell, pour atteindre la couche hittite.

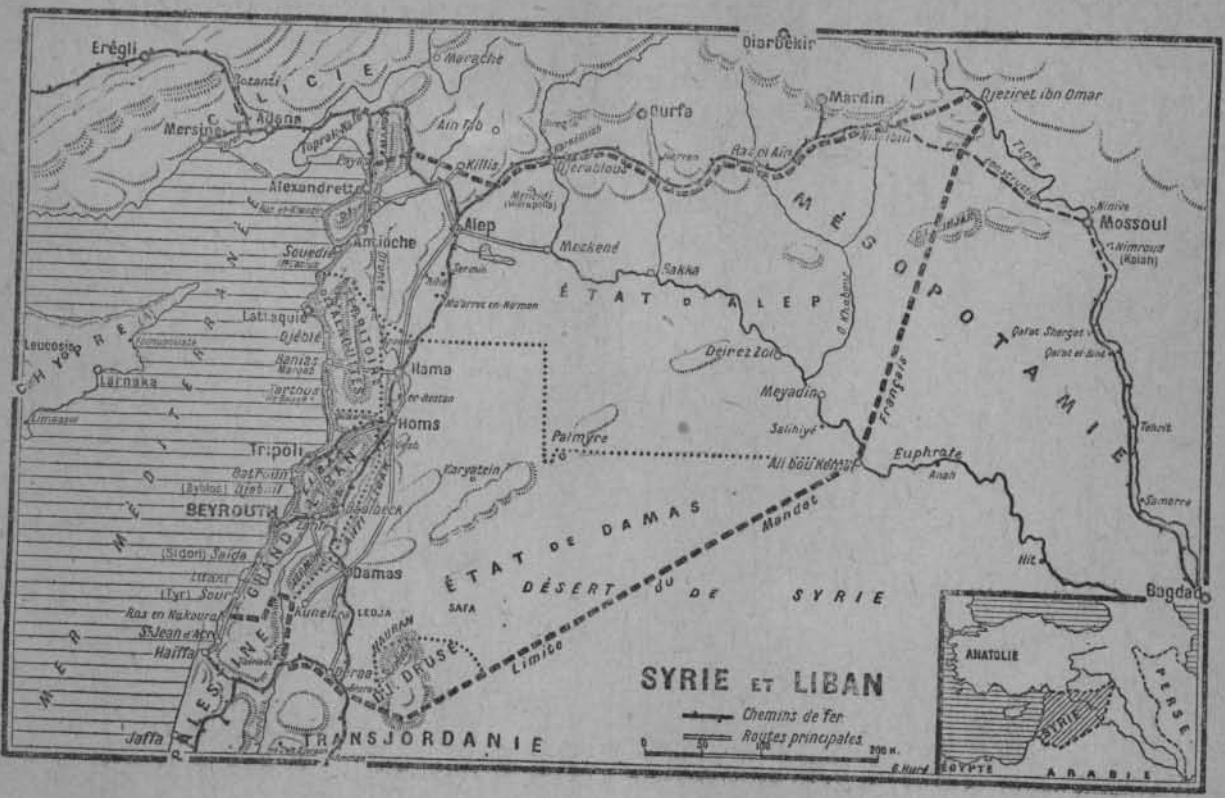
Ce qu'une fouille sur un site célèbre n'a pu encore nous donner, les recherches entreprises à Mishrifé, à 18 kilomètres nord-est de Homs, l'antique Émèse, par le comte du Mesnil du Buisson l'ont brillamment fourni.

Le P. Ronzevalle avait eu le mérite d'appeler l'attention sur cette installation. De fait, il n'est pas de camp retranché d'un aspect aussi imposant que Mishrifé avec sa levée de terre, en briques crues, haute de 13 à 15 mètres, dressée sur un plan carré d'un kilomètre de côté, au voisinage d'une source qui ne tarit pas. Une telle organisation fortifiée diffère nettement du simple tell, habituel en Syrie; elle marque, comme l'ont prouvé les découvertes de M. du Mesnil, la prise de possession du pays par un peuple étranger, les Sumériens au III^e millénaire avant notre ère, les Mitanniens au II^e millénaire.

La découverte d'un lot de belles tablettes gravées de caractères cunéiformes, qui constituent les inventaires successifs du trésor conservé dans le principal sanctuaire, a révélé à M. Virolleaud, qui en a entrepris le déchiffrement, que ce temple était consacré à la déesse sumérienne Nin-Egal dont la vogue fut particulièrement grande, dans toute l'Asie antérieure, au temps de la III^e dynastie d'Ur. De plus, ces textes ont appris que les ruines de Mishrifé représentaient l'ancienne ville de Qatna. Cette dernière était connue déjà par des textes égyptiens, mais surtout par les tablettes d'El-Amarna et par un texte découvert à Boghaz-Keui, la capitale des Hittites. Nous avons pu ainsi proposer, avec l'assentiment et la collaboration de M. du Mesnil, une chronologie du site de Mishrifé-Qatna au cours des III^e et II^e millénaires. Un point fixe important est apporté par le texte de Boghaz-Keui qui nous apprend que le grand roi hittite, Subbiluliuma, consumma la ruine de Qatna vers 1375 avant J.-C. Depuis, sauf une courte renaissance à l'époque néobabylonienne, Qatna ne fut plus qu'un village sans importance.

Il était de règle, il y a encore quelques années, de classer

comme hitites tous les vestiges qui, en Syrie, remontaient



au I^{er} millénaire. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le

Mitanni, qui avait son centre en Haute Mésopotamie ou Haute Djéziré et dont l'élite, tout au moins, était de race aryenne, dominait en Syrie du nord au 11^e millénaire, avant la grande poussée hittite du 14^e siècle. Quelques savants vont jusqu'à identifier l'empire mitannien avec l'empire des Hyksos qui se serait étendu depuis Babylone jusqu'en Égypte et même en Crète. C'est donner à la découverte fortuite de quelques cartouches hyksos une importance démesurée.

Quoi qu'il en soit, le nord de la Syrie fut placé sous la suzeraineté du Mitanni avant l'intervention des Hittites dans ce pays. En particulier Qatna, avant sa destruction par Subbiluliuma, était gouvernée par des Mitanniens. En trouvant sur une tablette de Qatna une liste de noms propres mitanniens, M. Virolleaud a confirmé ce qu'indiquaient déjà les tablettes d'el-Amarna (Égypte) provenant de Qatna, dont les gloses ne sont pas rédigées en cananéen, comme il est coutume sur les tablettes émanées de Phénicie, mais en mitannien. La langue mitannienne était donc la langue parlée à Qatna, tout au moins par les chefs.

M. du Mesnil du Buisson, diplômé de l'École du Louvre, fouille Qatna avec méthode depuis quatre ans. Il a formé son collaborateur, M. Ploix de Rotrou, qui le seconde avec zèle et promet de devenir à son tour un excellent chef de mission. Cette année Mishrifé a encore bénéficié du concours de M. Cantineau, pensionnaire de l'Institut français d'archéologie et d'art musulmans (Palais Azem) à Damas qui a, d'autre part, commencé des recherches à Palmyre.

Puisque nous venons de citer l'Institut français de Damas, signalons la création récente d'une section d'arabisants, installée l'an dernier par M. Louis Massignon, professeur au Collège de France. Elle comprend : MM. Sauvaget, Saussey, Cantineau, Laoust et Chalet, qui ont trouvé le meilleur accueil auprès des érudits damascains. Leur nombre ne doit pas surprendre, car le domaine arabe en Syrie, notamment en lisière du désert, recouvre un espace de temps considérable. Ainsi, M. Maurice Dunand a rapporté ce printemps, de la région du Safa, au sud-est de Damas, une nouvelle moisson de textes safaitiques, dialecte arabe des débuts de notre ère.

Autant par les conditions géographiques que par la diver-

sité des populations ou la variété des influences subies, la Syrie et le Liban se divisent en zones disparates. Le pays n'a jamais été unifié que par l'effet d'une domination étrangère, que ce soient les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Arabes ou les Turcs. Unité factice, car dès que le pays retrouvait quelque indépendance, les différents groupes ethniques manifestaient leur divergence et reprenaient leur autonomie. On se propose un problème analogue à la quadrature du cercle quand on veut, en même temps, unifier le pays et lui donner la liberté, car cette dernière ne peut manquer de faire apparaître de profondes différences ethniques et aboutir à la division du pays.

Lorsque, devant la carence des Séleucides, Pompée vint en Syrie pour y mettre de l'ordre, il se trouva en présence du même problème à résoudre. Ne se souciant pas d'instituer une administration directe, il adopta une solution très analogue à celle qui est sortie de la collaboration du général Gouraud et de M. de Caix. Le développement de cette situation n'a pas été désavantageux pour la Syrie. « C'est en y assurant le règne du droit, remarquait récemment maître Camille Eddé, et en y pratiquant une large collaboration, que Rome est parvenue à faire de notre territoire le grenier de son empire, en même temps qu'un magnifique réservoir d'énergies humaines. »

L'essor de la Syrie à l'époque romaine s'est effectué sous le régime d'une large décentralisation. Actuellement, l'État des Alaouites montre le parti qu'on peut tirer d'une sage autonomie. Cette région côtière, qui s'étend entre Tripoli et Lataquié, ne tardera pas à reprendre l'importance qu'elle a eue dans l'antiquité et que les recherches entreprises ce printemps mettent en évidence.

Il s'agit des fouilles que conduisent avec un plein succès MM. F.-A. Schaeffer, conservateur-adjoint au Musée préhistorique de Strasbourg, et Chenet, le préhistorien bien connu de l'Argonne, sur le site de Minet-el-Beida, port naturel à 11 kilomètres au nord de Lataquié, et sur le tell voisin nommé Ras Shamra. Il y avait là, à l'époque mycénienne, une colonie chypriote remarquablement active, par l'intermédiaire de laquelle les Chypriotes de la seconde moitié du II^e millénaire

introduisaient sur le continent asiatique les produits de la mer Égée et même de l'Égypte. De ce point, la vallée du Nahr-el-Kébir (du nord) pénètre dans l'intérieur et permet de gagner soit Alep et l'Assyrie, soit la vallée de l'Oronte vers Hama et Homs. Les produits orientaux prenaient le chemin inverse pour gagner Chypre et l'Égée.

La découverte fortuite, due à un paysan, d'une tombe en pierres taillées, voûtée en encorbellement, a attiré l'attention sur Minet-el-Beida. Un propriétaire des environs, grand amateur d'antiquités, M. Bruno Michel, d'une famille française installée de longue date à Lataquié, en fut le premier informé et en saisit M. Schaeffler, l'actif et distingué gouverneur de l'État des Alaouites qui alerta, à son tour, M. Virolleaud, directeur du Service des Antiquités. Avec le concours de l'État des Alaouites et celui de l'Académie des Inscriptions, une mission fut organisée et confiée à MM. Schaeffer et Chenet. Les premiers résultats sont fort encourageants : la nécropole cypro-mycénienne de Minet el-Beida s'est révélée fort riche et la ville voisine a fourni des textes cunéiformes.

* * *

Nous avons retenu l'attention du lecteur sur les époques les plus anciennes parce qu'elles ont apporté la documentation la plus nouvelle et parfois la plus inattendue. Si nous quittons l'âge du bronze pour descendre à l'âge du fer, nous trouvons, au delà de l'Euphrate, le site d'Arslan Tash qui procura jadis quelques bas-reliefs au Musée de Constantinople, que M. Perdrizet, lors de ses prospections avec M. Seyrig, signala de nouveau à l'attention des archéologues et qu'enfin M. François Thureau-Dangin, membre de l'Institut, a dégagé en deux campagnes, assisté d'abord du P. Barrois, de Jérusalem, et de M. Dossin, professeur à Liège, puis de M. Maurice Dunand, qui répond toujours aux appels faits à son dévouement.

Deux palais assyriens, relevés par M. Troitin, ont été dégagés; de belles sculptures assyriennes ont été découvertes, lions, taureaux, stèles diverses, et des ivoires du plus bel art, remontant à la seconde moitié du IX^e siècle avant notre ère.

Grâce aux lettres araméennes gravées sur ces plaquettes d'ivoire pour servir de repères, on est certain de se trouver

en présence de produits syro-phéniciens et il est important de constater la maîtrise atteinte par cette main-d'œuvre. Les textes attestaient formellement l'habileté des artisans phéniciens ou syriens, mais en l'absence de découvertes décisives faites dans le pays même, nombre de savants s'étaient pris à en douter. Les ivoires d'Arslan Tash, qui paraissent provenir d'un tribut versé par Damas pour éloigner de ses murs l'armée assyrienne, ne laissent plus place au doute et obligent à rendre aux textes — il s'agit d'Homère et d'Ezéchiel — toute leur valeur. Ce n'est pas M. Victor Bérard qui s'en plaindra.

Prochainement notre confrère, M. Thureau-Dangin, portera son activité méthodique sur Tell Ahmar dont les ruines sont celles d'une grande cité, Til-Barsip, sur la rive gauche de l'Euphrate et au sud de Karkémish. La moisson de monuments hittites promet d'y être fructueuse.

Au cours des opérations de l'armée anglaise sur les bords de l'Euphrate en 1919, des soldats, creusant le sol pour y fixer leur tente, découvrirent à Salihiyé, entre Deir ez-Zor et Abou-Kemal un temple d'époque palmyrénienne dont les murailles étaient couvertes de fresques. Les plus anciennes représentaient une famille indigène, en grand appareil, assistant à un sacrifice. Une fresque plus récente montrait un tribun militaire sacrifiant aux divinités associées de Palmyre et de Doura-Europos. Le professeur Breasted, l'égyptologue bien connu de l'Université de Chicago, put procéder à des relevés rapides, mais fort soigneux, qu'il publia dans *Syria* avec des planches en couleur. Ce fut une révélation d'une portée d'autant plus grande que, par la suite, M. Cumont retrouvait une signature d'artiste et que ce peintre n'était pas un occidental, mais un palmyrénien.

Deux campagnes de fouilles furent entreprises par nos troupes sous la direction de M. Franz Cumont, associé étranger de l'Académie des Inscriptions, qui ont permis à ce savant de consacrer un ouvrage aux découvertes de Salihiyé, qu'il a pu identifier avec Doura-Europos, colonie de Macédoniens fondée sous Seleucus I^{er} Nicator.

Depuis, sous l'impulsion du professeur Rostovtzeff, l'Université américaine de Yale, en collaboration avec l'Académie

des Inscriptions, s'est proposé d'entreprendre des fouilles exhaustives. La campagne de cette année (1928-1929) a été dirigée par M. Maurice Pillet, architecte qui s'est spécialisé dans les fouilles archéologiques et dont on sait les recherches à Suse (Elam) comme les beaux travaux à Karnak (Égypte).

Les voyageurs pourront inscrire la visite de Doura-Europos dans leur programme; ils ne seront pas déçus. La citadelle, dégagée des éboulements qui l'encombraient, se dresse fièrement, en dépit de ses mutilations, à 40 mètres à pic sur la vallée de l'Euphrate; ces vestiges d'architecture militaire grecque sont uniques en Syrie.

La ville aussi garde ses remparts flanqués de tours carrées. Vers l'ouest, une belle porte monumentale, dite de Palmyre, est entièrement dégagée. Doura a fourni un nombre inusité de textes, surtout des graffiti, mais aussi des parchemins et même des fragments de papyrus. Les adjoints américains de M. Pillet, MM. Hopkins et Johnson, se sont spécialement attachés au relevé des inscriptions.

On ne peut évoquer l'époque gréco-romaine sans penser à Palmyre et à Baalbeck et sans s'associer aux vifs regrets que chacun exprime à la vue d'une dégradation qui s'aggrave d'année en année. Le Service des Antiquités de Syrie et du Liban s'en préoccupe depuis longtemps, mais son intervention a été paralysée faute de compter dans son sein un technicien. Une action urgente s'impose : aucun voyageur ne passe par Palmyre ou Baalbeck sans éprouver une véritable angoisse. M. Henry Bordeaux a poussé un éloquent cri d'alarme en faveur de ce dernier. M. André Parrot, qui a su trouver du nouveau sur ce terrain, rapporte des précisions inquiétantes.

Baalbeck menace, mais Palmyre a commencé à s'écrouler et les prochaines pluies rendront le dégât irréparable. Les avertissements de M. A. Gabriel, qui est à la tête de la mission de Palmyre, n'ont cependant pas manqué. Actuellement les demi-mesures ne suffisent plus. Il faut procéder au plus tôt à l'évacuation du village situé à l'intérieur de la grande enceinte du temple de Bel et à la dépose ou à la consolidation du mur arabe, élevé devant la principale entrée, et peut-être au dégagement et à la restauration de la triple entrée palmyrénienne

dont la belle ordonnance est conservée. M. Seyrig, secrétaire général de l'École française d'Athènes et chargé de mission par l'Académie des Inscriptions, s'est rendu sur les lieux pour aviser au plus pressé. L'État de Syrie vient de lui ouvrir un crédit de deux millions de francs.

Nous ne pouvons passer sous silence deux œuvres de longue haleine; l'une menée par le P. Mouterde, chancelier de la Faculté de droit de Beyrouth, et visant à publier un « Recueil des Inscriptions grecques et latines de Syrie », projet conçu depuis longtemps par le P. Jalabert qui lui a consacré dix ans de travail. L'autre est entreprise par le P. Poidebard, en collaboration avec l'aviation du Levant et le Service géographique. Elle consiste à utiliser l'observation aérienne pour repérer sur le terrain les sites antiques, assyriens, romains ou byzantins disséminés en Haute Djéziré dans un pays de steppe d'abord difficile. D'importants résultats ont été obtenus par le savant explorateur qui étend méthodiquement le réseau de ses investigations en les précisant, au besoin, par des fouilles. Cette méthode s'est révélée aussi nouvelle que féconde.

*
* *
*

L'antiquité n'est pas seule en Syrie à mériter l'attention des archéologues; les sites byzantins et musulmans offrent aussi un grand intérêt. Malheureusement, les fouilleurs clandestins ont pris les devants à tel point que, pour trouver quelques vases irisés ou des fragments de céramique musulmane, ils n'ont pas hésité à dévaster des nécropoles entières. Il faut donc se féliciter vivement que le baron Edmond de Rothschild ait pris l'initiative de fouilles régulières qui ont été confiées à MM. E. de Lorey et Georges Salles. Meskéné, l'ancienne Barbalissus ou Balis sur l'Euphrate, qui a été choisie, fut une ville byzantine, puis arabe, très prospère jusqu'au XII^e siècle.

L'architecture et la décoration musulmanes en Syrie présentent une importance d'autant plus grande qu'elles ne sont pas seulement l'origine des développements ultérieurs, mais

aussi l'aboutissement d'une longue tradition. A ce dernier point de vue, la découverte, sous le crépis centenaire, des mosaïques du temps de Walid I (705-715), qui se poursuit, dans la cour de la grande mosquée de Damas, sous la direction de M. de Lorey et d'un jeune architecte, M. Cavro, constitue une des révélations les plus heureuses de ces dernières années. La relation avec les mosaïques de la Qoubbet-es-Sakhra (mosquée d'Omar) à Jérusalem, si bien étudiées par mademoiselle Marguerite Van Berchem, est évidente; mais en même temps apparaissent des compositions d'inspiration locale reproduisant les environs de Damas et figurant la végétation, saules et peupliers, des bords du Barada.

En face des monuments musulmans, la terre privilégiée de Syrie conserve des églises et des forteresses franques d'un art achevé. Dès 1920, le général Gouraud, Haut Commissaire, avait chargé Camille Enlart d'étudier ces vestiges des croisades et notre regretté confrère s'est, en effet, brillamment acquitté de cette tâche en ce qui concerne les églises. Restait à entreprendre l'étude des forteresses. L'Académie des Inscriptions en a chargé M. Paul Deschamps, conservateur au Musée de sculpture comparée du Trocadéro. En collaboration avec l'actif architecte qu'est M. Anus et un excellent topographe, le capitaine Lamblin, on s'est particulièrement attaché à l'étude du Krak des Chevaliers, entre Tripoli et Homs, et on a abouti à des conclusions toutes nouvelles. Les progrès, que les Musulmans réalisèrent dans les procédés d'attaque, obligèrent les Hospitaliers du Krak à entourer la forteresse du XII^e siècle d'une armature plus forte, qui fut l'œuvre du XIII^e siècle.

Cette année MM. Deschamps et Anus sont revenus en Orient pour compléter leur documentation par l'étude des autres forteresses franques, notamment Kerak dans le pays de Moab, Marqab et Sahyoun en Syrie.

* * *

S'il est naturel qu'un gros effort porte en ce moment sur la Syrie, longtemps délaissée, la France ne peut cependant négliger les autres centres de civilisation orientale. Sans parler

des recherches en Afghanistan dont on sait le succès, mais qui sortent de notre horizon, M. de Mecquenem continue avec persévérance les fouilles célèbres de Suse auxquelles restent attachés les noms de Dieulafoy et de J. de Morgan, et dont le R. P. Scheil a aujourd'hui la haute direction. Quand le Louvre accordera au département des Antiquités orientales la place nécessaire, c'est toute une salle qu'on pourra remplir avec les trouvailles faites par M. de Mecquenem en ces dernières années.

D'autre part, M. l'abbé de Genouillac vient de reprendre l'exploration du site également illustre de Tello, l'ancienne Lagash, en basse Mésopotamie, non loin de Ur, la patrie d'Abraham, que les découvertes de M. Woolley ont mise sur le pavois.

Les fouilles de Tello ont été inaugurées en 1877 par E. de Sarzec, alors consul de France à Bassorah, et poursuivies par lui jusqu'à sa mort en 1893, puis reprises par le commandant Cros qui a trouvé la mort, comme colonel, sur le front en 1915. Les remarquables découvertes qu'on doit à ces infatigables chercheurs remplissent une salle au Musée du Louvre; elles ont été bien mises en valeur par MM. Léon Heuzey et François Thureau-Dangin. Les trouvailles récentes de Ur les complètent, mais, contrairement à ce qui a été dit, elles ne les supplantent pas.

On explique à tort que Lagash ne fut jamais ville royale; des documents nouveaux attestent le contraire. Les objets recueillis dans les tombes royales de Ur ne sont nullement plus anciens que les pièces sorties du sol de Tello. Certes, Ur l'emporte par l'abondance des objets en or et en argent: rutilant casque d'or en forme de perruque, poignards d'or, vaiselle d'or d'un galbe particulier, coiffure féminine en feuillage d'or, bijoux en or et pierres précieuses, mais aucune de ces pièces ne peut faire oublier l'admirable vase d'Entéména, sorte de potiche en argent sur socle de cuivre aussi finement que vigoureusement gravée. L'art de Tello ne le cède en rien à celui de Ur pour le fini de l'exécution et l'habileté de la composition. A ce point de vue, la stèle des Vautours de Tello reste incomparable. Enfin, jusqu'ici, tout au moins, Ur n'a pas révélé la même richesse épigraphique que les dépôts

de Tello-Lagash qui ont permis, il y a vingt-cinq ans, à M. Thureau-Dangin de fixer définitivement la lecture des textes sumériens et de démontrer, ce qu'on avait contesté jusqu'alors, qu'il existait vraiment une langue sumérienne.

M. de Genouillac, assyriologue distingué qui a fait ses preuves à Kish, était assisté de MM. Valbert et Gardiner, architectes de notre École des Beaux-Arts, et Abéla, secrétaire interprète. Le ministre de la marine, M. Georges Leygues, avait mis l'avis *Diana*, de la division de Syrie, à la disposition de l'explorateur pour le transport de son personnel et de son matériel jusqu'à Bassorah.

L'installation seule de la mission sur le site isolé de Tello a été un acte héroïque : il a fallu transporter le matériel, les wagonnets et les rails, à dos d'homme. Rien n'a rebuté le savant missionnaire et ses collaborateurs. Du reste, l'abbé Henri de Genouillac est une figure aussi peu banale que sympathique. Vêtu d'un costume colonial, le casque en tête, la poitrine barrée de décorations, le geste vif et la parole énergique, il donne l'impression d'un officier rompu aux tâches les plus rudes des pays exotiques. La passion de la recherche scientifique le possède tout entier et il dépense sans compter son activité sur le terrain.

Au milieu d'un vaste district irrigué et fertile, la butte de Tello se signale par son aridité. Seuls les aigles viennent s'y poser pour attendre une proie au passage et, la nuit, chacals et hyènes s'y donnent rendez-vous. La zone infertile, mais riche d'antiquités, s'étend sur au moins quatre kilomètres de long et un ou deux kilomètres de large. C'est l'amas de briques crues et de débris le plus confus, car cinquante ans de fouilles officielles ou clandestines l'ont entièrement bouleversé.

Un site mis depuis si longtemps en coupe réglée ne serait-il pas épuisé et est-il raisonnable d'en poursuivre l'exploration? M. de Genouillac vient de répondre à cette question : il a sorti de ses fouilles plus de deux mille objets qu'auront à se partager le musée de Bagdad, celui de Kansas City (Amérique) et le Louvre.

Quelque satisfaisant que paraisse ce tableau de l'activité de nos missions archéologiques dans le proche Orient, on ne

ut celer une lacune regrettable. Pour la première fois nous sommes absents de cette Anatolie que tant des nôtres ont explorée et révélée au monde savant. L'œuvre de Texier, de Georges Perrot et Guillaume, de Callier, de Chantre, de Adet et de toute la pléiade de l'École française d'Athènes, ne peut être abandonnée de gaieté de cœur. Nous avons reçu l'assurance amicale des autorités turques d'Angora, notamment de S. Exc. Cemal Hüsnü, ministre de l'Instruction publique, et de ses chefs de service, tous désireux de développer l'étude archéologique de leur pays, que l'appui le plus efficace serait donné à une mission archéologique française opérant dans les régions qui, dès le III^e millénaire, se sont éveillées à la civilisation sous l'influence sumérienne pour briller, au cours du II^e millénaire, d'un éclat tout particulier.

Le bon vouloir du gouvernement de la République turque est affirmé, à l'autre extrémité dans le temps, en confiant l'inventaire, le relevé et le classement des monuments islamiques d'Anatolie à M. Albert Gabriel, professeur aux universités de Strasbourg et de Stamboul, qu'assiste une commission turque. Pour répondre à cet esprit de collaboration intellectuelle, le comte de Chambrun, ambassadeur de France auprès de la République turque, s'occupe d'organiser une partie des locaux de l'ambassade, à Stamboul, pour y accueillir les savants français que leurs études appelleraient en Turquie.

Nous en pourrions relever bien d'autres indices; ceux que nous empruntons à l'archéologie suffisent pour attester, en dépit des heurts inévitables amenés par la tourmente de ces quinze ans, la pénétration intellectuelle réciproque de l'Occident et du proche Orient est entrée dans une voie

RENÉ DUSSAUD,

Membre de l'Institut.

LE NOUVEAU TEMPLE

III

Dix-huit mois s'étaient écoulés, et un jour Merle, assis dans la petite chambre, lisait une lettre de Lorentz, mais au bout de quelques lignes elle s'écria :

— Non, jamais je n'aurais pensé...

— Qu'est-ce qu'il y a? — demande Per, impatient d'apprendre ce qu'écrit le garçon.

— Tu ne vas pas le croire.

— Est-ce... est-ce qu'il est fiancé?

— Il... il étudie la théologie.

— Des niaiseries. Mais lis, voyons!

Chers parents,

J'ai attendu pour vous dire la vérité, mais notre première rencontre, il y a deux ans, a eu pour moi une importance à fait inattendue. Je peux l'exprimer en disant que la représentation du monde dont je m'étais contenté jusque-là ne satisfaisait pas. Si maintenant je suis étudiant en théologie, ce n'est certes pas parce que je suis un jeune homme qui cherche le repos, ou un pécheur converti qui vit dans la crainte, mais je ne pouvais plus laisser sans réponse cette énigme : Qu'est-ce au juste que cette force qui assemble les hommes dans des temples et leur confère une vigueur et une énergie que nous autres, inconnus, nous ne possédons pas? J'ai été communiste, et mes idées, chez moi, se sont effondrées. Si le

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1^{er} et 15 juillet.